



Le CDI
École alsacienne

Éthylisme et création littéraire

Guy Demerson

[http:// www. cepdivin.org/articles/articles.htm](http://www.cepdivin.org/articles/articles.htm)

Rabelais lui-même a contribué à propager le lieu commun d'une création littéraire favorisée par l'euphorie éthylique : si on le critique parce que ses livres sentent le vin plus que l'huile de sa lampe de bureau, il se fait une gloire d'écrire en buvant le plus « friand » de ces deux liquides. Mais le Quart Livre est précédé d'un Liminaire où le Dr. Rabelais condamne avec une vigueur inattendue un de ses confrères de l'antiquité qui ne supportait pas que ses patients lui reprochent de sentir le vin. Comment expliquer que Me Franciscus Rabelæsus, médecin réputé, n'ait pas le même langage que l'Auteur du Gargantua ?

LE DISCOURS DU MEDECIN

Si l'imprégnation alcoolique crée un monde déformé, cocasse, ce n'est pas d'abord dans les mots mais dans la réalité : à la suite d'une intoxication alcoolique collective, chez certains individus, tant croissait le nez qu'il semblait la flûte d'un alambic, tout diapré, tout étincelé de bubelettes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout émaillé, tout boutonné et brodé de gueules... De cette race peu furent qui aimassent la tisane (Pantagruel, 1).

La caricature est drôle, mais la dysmorphose fait réfléchir : pour l'humaniste, cette facies qui caractérise la noblesse de l'être humain est proprement dé-figurée. Le jeune Gargantua subit également une osmose entre la matière inerte et l'organisme humain : il ne s'arrête de boire que lorsque le liège de ses chaussons enfle en haut d'un demi-pied (Gargantua, 21). Mais la crainte du ridicule suffira-t-elle à faire préférer la tisane à la cuvée de septembre si cette dernière a le pouvoir de développer la faconde ?

Le chapitre 5 du Gargantua est la sténographie des « propos de Bien-Ivres », pétulante cacophonie. Mais si l'on étudie sérieusement cette transcription, on constate que le langage de ce groupe présente les caractéristiques exactes de la schizoglossie des « messages émis au sein de groupes de discussion non directs » entre alcooliques observés par le Dr. Gori et le psychologue Bondoux (Le vécu de l'alcoolique, 1970) : richesse du vocabulaire portant sur des noms mais rareté des mots grammaticaux, usage incorrect des verbes, disparition des articles, etc. Le plus remarquable est que l'échange profus de « formules ritualisées pour prolonger la conversation » dissimule mal un « désir d'interrompre la conversation » : « Entonnons un motet » propose un des convives, mais ce noble appel à unir en une symphonie bachique ces voix dissonantes est coupé par un calembour qui le stérilise « Où est mon entonnoir ? » L'ivresse, loin de stimuler la création langagière, détruit à la fois la pertinence du logos et cette convivialité heureuse qui caractérisent l'homme, « animal social » : Me Janotus de Bragmardo, après avoir chopiné théologiquement pour préparer son discours s'embrouille lamentablement dans ses borborygmes (Gargantua, 19). L'alcool abêtit : les géants Anarchistes boivent pour se donner du cœur avant le combat, mais « ils burent tant et tant qu'ils s'endormirent comme porcs » (Gargantua, 28).

LE BIEN BOIRE, REMEDE CONTRE L'IVROGNERIE

Le moine Frère Jean s'est aperçu que l'hébétude due au vin est un puissant anaphrodisiaque, et le Dr. Rondibilis le confirme :

par l'intempérance du vin advient au corps humain refroidissement de sang, résolution des nerfs, dissipation de semence générative, hébétation des sens... De fait, vous voyez peint Bacchus dieu des ivrognes sans barbe, comme eunuque et écouillé.

Mais il faut nuancer : « Il en est autrement du vin pris tempérement » (Tiers Livre, 31).

La surabondance est nuisible, mais l'abondance est profitable. C'est ce qu'enseigne le mythe de Noé :

le saint homme auquel sommes tant obligés de ce qu'il inventa la vigne, dont nous vient cette nectarique, délicieuse, précieuse, céleste, joyeuse et déifique liqueur qu'on nomme le piot fut trompé en le buvant car il ignorait la grande vertu et puissance d'icelui (Pantagruel, 1).

Ainsi l'abus de vin qui fit tomber Noé dans une ivresse honteuse s'explique par l'ignorance. La philosophie néoplatonicienne qui était celle de nombreux médecins contemporains distinguait, comme Marsile Ficin (Argument au 2e Livre de la République de Platon), deux sortes d'ébriété :

— la première va vers le bas, elle est une amnésie de la conscience qui oublie son origine divine.

— la seconde est provoquée par « une boisson nectarique » et céleste : l'intelligence, transportée hors d'elle-même, oublie les maladies du monde sublunaire et contemple les vérités divines. Au Livre V, la Lanterne qui prépare les héros à la révélation finale leur explique que tous personnages qui s'adonnent à contemplation des choses divines [doivent] leurs esprits maintenir hors de toute perturbation de sens, laquelle est plus manifestée en ivrognerie qu'en autre passion (Cinquième Livre, 33).

Mais, symétriquement, « avec l'aide de Bacchus (c'est le bon vin friand et délicieux), les esprits des humains sont haut élevés, leurs corps visiblement allégés et assouplis de ce qui en eux était terrestre ».

Le médecin Rabelais avait compris que la thérapeutique comporte une action psychologique : après lui, Laurent Joubert combattra avec mépris les erreurs populaires concernant les vertus psychotropes du vin ; ce discours hautain et distant ne favorise pas la relation de confiance. La sympathie amusée que Rabelais porte aux contenance désordonnées et pittoresques des ivrognes ne masque pas le diagnostic clairvoyant qu'il formule sur l'évidente anesthésie de leurs fonctions psychiques supérieures. Il est injuste de lui imputer une propagande irresponsable visant à la surconsommation d'alcool. Bien au contraire, il enseigne que ce n'est pas boire beaucoup mais boire intelligemment qui apporte l'inspiration.

Ce texte est le résumé d'un article paru dans Nervure VIII (mars 1995), p. 37-42.